

La petite pie du rossignol

Sandrine Willems

Je la voyais rouge, de la tête aux pieds ; or elle porte une jupe bleue. Je la voyais, perdue et innocente, les mains ensanglantées – quand c’est elle, la diablesse, qui jusqu’au sang mord la main qui voulait l’aider. Je l’appelais Maruschka, elle se nomme Miarka – pour que tout, jusqu’au bout, discorde, entre mes souvenirs et la réalité. Les plus belles cases de nos livres, nous les avons rêvées, mon Yéti tout en pleurs ne se trouve nulle part, mon Abdallah crachant sur les lamas sort d’un vulgaire pistolet à eau.

Sans doute ne faudrait-il jamais relire nos histoires préférées ; à le risquer, pourtant, tout en perdant l’enchantement, on comprend mieux ce qui nous avait enchantés. Ma petite gitane ne livrait-elle accès à un monde fabuleux, où la sauvagerie prend le pas sur l’humanité ? Les spécialistes ne disent-ils, d’ailleurs, que ce sang des *Bijoux*, par mes fantasmes déplacé, était le seul qui coulât dans toute l’œuvre d’Hergé ? Ce que les hommes ont inventé, de toutes parts s’y disloque, une marche se brise, les marcheurs s’y rompent les os, les machines explosent, le langage s’effrite, les lapsus prolifèrent.

Et tandis que les mots se transforment en cris bestiaux, les bêtes se mettent à parler : le capitaine aboie, Milou s’irrite de ces humains qui bavardent comme des pies, et le perroquet répète qu’il se tient à l’écoute. La Castafiore se met alors à chanter pour lui, un opéra, en italien, prend nom d’une *Pie Voleuse*, ici ce sont les hommes qui chantent pour les oiseaux, les hommes, du reste, à ne plus faire que gazouiller, se font traiter d’enfants, et les enfants, avec les bêtes, ont la plus étroite des intimités. A peine Hergé a-t-il arraché Tchang aux étreintes du Yéti, que cette petite tzigane va se fourrer dans les pattes des loups : s’égarant dans les bois, musardant sous les écureuils, ne trébuche-t-elle pas sur une racine comme un animal aux abois ? Et que trouve-t-elle à faire, cette ensauvagée, lorsqu’elle a trop peur, sinon mordre à pleines dents celui qui la poursuit ?

Tout le règne animal, dès lors, lui fait escorte, pour se retourner contre les humains, un essaim de guêpes se jette sur des intrus, que Milou, pour sa part, traque comme gibier, un hibou investit le grenier, un pic-vert scrute le scrutateur, et une pie volant des trésors traite de voleur le malotru qui les

lui reprend. Car les bêtes sont chez elles, en ce récit où il n'est pas besoin de chercher l'aventure au loin, et où pour mieux se fondre en l'herbe les pierres mêmes se font vertes – les hommes n'ayant plus qu'à tenter de les imiter. Tel un singe l'un d'eux grimpe au sommet d'un lierre, un autre s'appelle Vanneau, un troisième Loiseau, une chanteuse se dit rossignol, un marin loup de mer, et l'on va jusqu'à raconter que ce petit oiseau et ce petit poisson s'aiment d'un tendre amour, pendant qu'on se demande « qui sont ces zèbres qui détalent comme des lapins ».

Or n'est-ce pas ma bohémienne qui initie cette suite de métamorphoses, en se faisant passer pour « tigresse » ? Et si mon plus vif souvenir s'attachait à cette figure secondaire, n'était-ce pas qu'en réalité, plus encore que la pie voleuse, avec laquelle on la confond sans cesse, elle détient la clé de l'histoire ? A l'oiseau, certes, appartiennent la première et la dernière cases ; mais l'enfant sauvage apparaît à la première page tournée – comme au moment où nous entrons dans le secret des forêts, des bêtes, et d'Hergé.